

GARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA ET AILLEURS.

Table listing social events and dances at the opera and elsewhere, including dates and locations.

TEMPERATURE

Table showing weather conditions for January 11, 1907, including temperature in Fahrenheit and Centigrade.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Contes et Révélés de Noël—Noël Russe, Noël Suédois. Les Etranges. Causerie. Le Petit Noël. Mlle Rachel et La "Marseillaise" en 1849, Ludovic Halévy. Dumas fils et Sardou. Un Paradis Perdu, feuilleton du dimanche, suite. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.



Ricardo De Casabova

L'archevêque catholique qui est très aimé de la population du Guatemala.

Les Japonais.

Les Japonais, que leurs retentissantes victoires sur les Russes ont portés à s'infatrer d'eux-mêmes. A se persuader qu'ils peuvent battre également tout autre peuple, qui se croyant appelés non seulement à l'hégémonie de l'Asie mais aussi à un rôle dans la politique du monde, ne cessent d'agacer les Etats-Unis de puis qu'ils ont soulevé une querelle à propos de l'incident de San Francisco.

LENDEMAINS DE 'DEFAITES.

Le "Petit Parisien" a publié, il y a quelques jours, l'arrêt rendu à Saint-Petersbourg contre l'amiral Negogatof et ses principaux collaborateurs, les commandants Smirnof, Gregorief et Lischine. On se souvient des causes de ce procès. Il se rattache à l'événement le plus retentissant de la guerre russo-japonaise.—la bataille de Tsoussima.

On oublie vite, dit-il y a quelques mois, M. Clemenceau dans son discours de Lyon. Qui ne se souvient pourtant, en dépit de cette juste remarque, de l'attention anxieuse avec laquelle non seulement la Russie, mais le monde entier suivait la marche en avant de l'escadre envoyée en Extrême Orient, à la suite des défaites terrestres? Si Rodjstvensky passait, s'il battait Togo, tout le sort de la guerre était remis en question. Les Japonais voyaient leurs communications coupées. L'armée russe de Mandchourie reprenait l'offensive. De là venaient les difficultés provoquées par le Japon à propos de la neutralité française: de là aussi l'émotion générale. Tous sentaient que la Russie jouait sa dernière carte. Si cette carte était mauvaise, la partie était perdue sans retour.

On sait quel fut le résultat: la flotte de secours anéantie; Rodjstvensky blessé et prisonnier. La division Negogatof se rendit tout entière. C'est de cette reddition qu'un conseil de guerre demandait compte, la semaine passée, à l'amiral et ses officiers. Le verdict a été sévère: tous quatre ont été condamnés à mort. Toutefois, en considération des excellents services des accusés, les juges ont prié l'empereur de commuer leur peine en celle de dix ans de détention.

C'est une psychologie bien curieuse que celle des lendemains de défaites. Et elle demanderait à être étudiée de près. Presque toutes les guerres malheureuses sont suivies de représailles, telles que celles qui viennent d'être exercées contre l'amiral Negogatof. Et sans doute il est très légitime que, si des fautes ont été commises, elles soient punies. Mais il faut tenir compte aussi de la passion souvent injuste dont témoigne l'opinion populaire lorsqu'elle a souffert d'une guerre malheureuse, contre ceux qui ont conduit les opérations. L'instinct nous pousse toujours, peuples et individus, quand nous sommes dans la mauvaise fortune, à chercher des responsables. On le vit au début des guerres de la Révolution. Combien de généraux furent envoyés à l'échafaud par le Comité de salut public, qui n'avaient eu que le tort de ne pas enchaîner la victoire à leurs armes! Quand on relit, sur les pièces jaunies des archives, l'histoire de leurs procès, on ne peut se défendre de sympathie pour eux. Ils avaient été battus, c'est vrai. Et les circonstances étaient telles que nous avions besoin d'exalter le zèle de tous. Il fallait des géants pour une lutte gigantesque. Ceux qui n'étaient pas de taille devaient disparaître. La guillotine devenait ainsi la collaboratrice de la loi naturelle qui s'appelle la sélection des espèces. Néanmoins, on simerait mieux que de telles poursuites n'eussent pas été engagées contre des soldats qui n'avaient point forfait à l'honneur.

Dans le cas de Negogatof, nous ne sommes pas juges. Il faut re-

tenir sans doute à sa décharge la détestable organisation de la marine russe. Les invraisemblables fautes tactiques commises depuis le début de la guerre, les erreurs mêmes ou elle tomba dès le premier instant à la rencontre de Tsoussima. Néanmoins, il est d'un mauvais exemple de voir une division se rendre dans les conditions où s'est rendue celle dont le chef vient d'être condamné. On voit dans cette capitulation la preuve douloureuse d'un manque de patriotisme, de courage ou de clairvoyance. Il y a des causes pour lesquelles il faut savoir se sacrifier, même sans espoir. A Tsoussima les amiraux russes devaient vaincre ou mourir. Il est regrettable qu'ils aient choisi une troisième solution.

Ceux qui ont vécu ces heures atroces se sont rappelés, en lisant les dépêches relatives au procès Negogatof, le procès du Petit Trianon, qui dura du 6 octobre au 10 décembre 1873. Le maréchal Bazaine avait un compte terrible à rendre à son pays. Et maintenant que l'histoire de la guerre franco-allemande est précisée dans ses moindres détails, on mesure, mieux encore que ne purent le faire ses juges, l'étendue de son crime. Dès le Caout 1870, Bazaine avait commencé à trahir,—et à trahir dans l'odieux dessein d'être, grâce à nos défaites, l'arbitre de la situation, de pouvoir réaliser en France le rêve de pouvoir personnel qu'il avait formé au Mexique. Bien qu'un tiers de siècle ait passé depuis lors, on ne peut relire sans un frémissement de colère le récit de ces journées où la victoire, souvent, fut si près de nous, et où, par la trahison d'un seul, nous fûmes condamnés à l'irréparable désastre qui s'appelle la capitulation de Sedan.

Devant le conseil de guerre, Bazaine ne nia ni n'expliqua rien. Il apparaissait à ses juges apathique et indifférent, presque étranger à l'affaire dont il était le triste héros, ébauchant de vagues excuses. On se souvient de son bref dialogue avec le duc d'Aumale: —Mais alors, disait Bazaine, il n'y avait plus rien.

—Il y avait la France, monsieur le maréchal, répliqua le duc.

Et l'accusé rentra dans son lamentable silence. Jamais condamnation ne fut plus justifiée que la sienne. Et s'il faut être franc, j'ai regretté toujours que la sentence de mort n'eût pas été appliquée. Il y a des crimes qu'on doit punir sans pitié. La commutation de peine et l'évasion qui s'ensuivent sont d'un mauvais exemple. Il faut châtier les grands plus durement que les petits. Car l'étendue des fautes se mesure à celle des responsabilités.

Nous voilà loin de Negogatof. C'est que, dans ces grandes crises historiques que tous les peuples ont traversées, on ne résiste pas à la tentation de faire des rapprochements qui s'imposent. Ce sont de tristes souvenirs à évoquer. Puissent-ils, pour nos alliés comme pour nous, être témoins par la leçon qui s'en dégage!

Un frère de Béhanzin caporal français.

Un frère de Béhanzin, Koulerou-Oubero, est actuellement caporal à la compagnie du 2e étranger, à Saida; il a demandé et obtenu une permission de quatre jours pour aller à Bidah voir sa famille. Les pièces qu'il possède ne laissent aucun doute sur sa parenté avec l'ancien roi du Dahomay qu'il combattit, d'ailleurs, sous le drapeau français.

Né en 1875 à Abomay, engagé volontaire dans les tirailleurs saoussas à Porto-Novo, en 1892, caporal en 1895, sergent le 1er mai 1895, il servit dans la milice du protectorat de la zone française jusqu'au 14 février 1901, date à laquelle il fut licencié avec le grade d'adjudant. Il vint ensuite s'engager à la légion étrangère où il a gagné les galons de caporal.

PETITS ECHOS

—Henry Irving aura bientôt sa statue: miss Ellen Terry vient d'en lancer l'idée et la souscription avec un plein succès.

—On va essayer à la Morgue de Paris d'un tracteur automatique de la langue pour rappeler à la vie les noyés et les asphyxiés. Les agents sauveteurs sont déjà parvenus, à cet effet, d'une petite pince spéciale.

—Le prince de Galles, qui est un grand philatéliste, a sollicité pour la Société philatélique de Londres l'autorisation de s'intituler "Société royale".

—Un décret du ministre de l'instruction publique en Espagne rend obligatoire, dans toutes les écoles du royaume, la lecture de "Don Quichotte", expurgé comme il convient à l'usage des tout petits.

—Le nombre des officiers allemands qui s'appliquent à prendre des leçons de japonais augmente aux Etudes orientales de Berlin.

—Dans l'armée anglaise on va instituer un cours pratique de commerce pour les officiers qui se destinent aux services administratifs.

—Le procès du général Stoen se paraît devoir être jugé, décidément, en janvier, à Saint-Petersbourg.

—A Genève, un comité s'est formé pour donner dans l'avenir un caractère plus artistique à la traditionnelle et populaire fête de l'Escalade, qui se célèbre le 11 décembre.

UN CONTEMPORAIN DE NAPOLEON Ier.

Un vieux soldat vient de mourir aux Etats-Unis. Il avait 106 ans et avait connu Napoléon Ier. Robert A. Morier Bruse était né à Richmond, onze ans avant la mort de George Washington. Il entra dans la marine en 1812 et assista à la mémorable entrevue qui eut lieu à Sainte-Hélène, entre l'Empereur et l'amiral Decatur. Il fut blessé à plusieurs reprises dans différentes campagnes, une fois entre autres si grièvement que les chirurgiens déclarèrent qu'il n'en reviendrait pas. Il en est si bien revenu, qu'il put en part glorieuse à la guerre de Crimée, et servit encore contre les Indiens sous les ordres du colonel James Bowie.

Le vieux soldat, après avoir ainsi couru le monde et s'être fait froger la peau un peu partout, n'est revenu au lieu de sa naissance que pour y mourir.

Rixe.

Au cours d'une querelle survenue hier soir à l'angle des rues St-Thomas et Harmony, entre Harry Gilmore et James Baron, ce dernier a tiré deux coups de revolver sur son adversaire, mais ne l'a pas atteint. Baron a été arrêté par l'agent de police Foise.

POUR QUERIR UN REPUTE EN UN JOUR.

Prenez des cailloux LAXATIFS DE BROUQUIN. Les pharmaciens vendent l'agent, ils ne garantissent pas. La signature de E. W. GROVE se trouve sur chaque boîte 25c.

THEATRES.

ORPHEUM.

A l'Orpheum la salle est foulée à chaque représentation, aussi bien en matinée que le soir. Chacun des numéros du programme est d'ailleurs très bien exécuté, et comme tous sont intéressants l'ensemble forme un des plus divertissants spectacles qu'on puisse trouver.

TULANE.

Toujours beaucoup de monde au Tulane pour Miss Maxine Elliott et ses très bons partenaires dans "Her Great Match", une comédie qui est le chef-d'œuvre de Clyde Fitch. Cette pièce est donnée en matinée aujourd'hui, et il faudra s'y prendre d'avance pour avoir des places.

OPERA.

La joyeuse comédie musicale qui a pour titre "The Royal Chef" a obtenu toute cette semaine le succès le plus complet. C'est un succès non seulement à cause de sa valeur comme œuvre théâtrale, car c'est une des meilleures du genre, mais aussi grâce à une très bonne interprétation. Matinée aujourd'hui.

A partir de demain soir "The Land of Nod" avec Nat Willis dans le rôle principal.

THEATRE DE L'OPERA

"Carmen" fera ce soir les frais de la représentation au Théâtre de l'Opéra. C'est Mlle Deryne qui tiendra le rôle de Carmen, et elle y remportera le même succès qu'aux représentations précédentes de l'Opéra de Buzet.

M. Martin se montrera de nouveau un correct Don José et M. de Segura un Escamillo de bon ton.

Mlle Milesa donnera une charmante silhouette à Micaëla. Dimanche, deux représentations sont données aux prix réduits.

En matinée, le public entendra "Lucia di Lammermoor" avec les principaux artistes de la troupe San Carlo, Mlle Nielsen, M. Constantino, M. Fornari, etc.

Le soir, "Il Trovatore" attirera certainement du monde, car cet opéra est bien rendu par ses interprètes parmi lesquels se trouvent Mlle Tarquin, Mme Boninnetto, M. Martin, etc.

THEATRE SHUBERT.

"The New Dominion", le beau drame que jouent Clay Clement et sa troupe, attire beaucoup de monde au Théâtre Shubert. Il y aura également de très bonnes chahutées la semaine prochaine, car, à la suite de nombreuses requêtes, Clay Clement et ses partenaires vont donner "Sam Houston", la pièce historique dans laquelle ils ont débuté et triomphé.

LYRIC.

C'est devant des salles comblées, en matinée comme le soir, que la troupe Brown-Baker joue "A Struggle for Gold", un mélodrame des plus remarquables. Son succès ne sera pas moins grand la semaine prochaine dans "East Lynne", une œuvre émouvante qui est applaudie depuis longtemps et qui le sera longtemps encore.

JARDIN D'HIVER.

Le "Ladies Klatsch Concert" qui a donné l'orchestre de Brookh hier soir au Jardin d'Hiver a ob-

tenu un succès tout aussi grand que le premier, huit jours auparavant. Et il y avait encore beaucoup de monde le soir pour applaudir de très bonne musique très bien jouée.

Le programme de ce soir est exceptionnellement bien composé.

La politique mondiale de l'Allemagne.

Berlin, 11 janvier.—Dans une réunion des Chambres de Commerce allemandes, tenue cet après-midi à Berlin, M. Dernberg, le nouveau ministre des colonies, a prononcé un discours dans lequel il a cherché à expliquer la "Politique mondiale" telle que la comprend l'empereur Guillaume. Parlant des entreprises coloniales de l'Allemagne et du développement de ces colonies, M. Dernberg a dit: "La question coloniale allemande est la question de l'avenir du travail national, la question du pain de milliers d'ouvriers, et la question de l'emploi du capital allemand dans le commerce, l'industrie et la navigation."

En présentant les faits qui l'ont amené à cette conclusion, M. Dernberg a dit que la population du monde employant la langue anglaise était, au milieu du dix-huitième siècle, de 9,000,000 et qu'à la même époque les peuples parlant l'allemand comptaient 20,000,000 d'âmes. Aujourd'hui 120,000,000 d'individus parlent l'anglais et 7,000,000 seulement parlent l'allemand. "L'Allemagne a par conséquent perdu l'importance relative qu'elle occupait dans le monde grâce à son manque de colonies, et à la nécessité de s'approvisionner de marchandises premières chez des peuples étrangers."

Parlant de la consommation du coton, M. Dernberg a déclaré que le monde entier à l'heure actuelle dépendait des Etats-Unis alors que les colonies allemandes du Sud de l'Afrique pourraient facilement à elles seules produire 2,500,000 balles annuellement.

Obèques de la reine de Hanovre.

Vienne, 11 janvier.—L'empereur François-Joseph assistera aux obèques de la reine Marie de Hanovre, qui auront lieu à Gnumden, l'embereur a quitté Budapest pour Brno aujourd'hui. L'enterrement aura lieu dans la sépulture près du château.

La situation au Honduras.

Washington, 11 janvier.—Le ministre du Costa Rica à Washington a reçu aujourd'hui un télégramme du président du Honduras, M. Bonilla, annonçant que les troubles révolutionnaires qui avaient éclaté dans ce dernier pays sont complètement apaisés.

Ventes inscrites au bureau d'admission.

- Jos. S. Fazenda à James T. Mix terrain, Adams, Lowerline, Spruce, Cypress, \$250. Pierre Montagnet à Mme Chas E. Rowe portion, Grande Route St-Jean, Florida, Swamp, Sauvage \$2600. Propriété de Vve J. V. Charney à A. Eaststella terrain, Espinade, Decatur, Branyas, Chartres, \$4500. Vve Jean Jouan consent à vendre à C. J. Melchior 2 terrains, Ursulines, Derbigy, Roman, Hôpital, \$4000. Ben. W. Kernan à Aug. Taté terrain, Sorapour, Tchoupitoulas, Rousseau, Première, \$1050. John Paul Hecker à V. L. Roché terrain, Toulouse, Decatur, Jetterton et Chartres, \$3500. St Vincent de Paul Cem. Ass'n à Eugène Barousse, 2 terrains, Urquhart, Cluett, Villier et Louisa, \$1300.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

PREMIERE PARTIE

V

LE BILAN D'UN MENAGE

(Suite.)

Du fond de l'atelier, Pauline ne voyait pas exactement tout

cela; mais elle le devinait si bien, quand la silhouette voltigeante passait dans l'encadrement de la porte.

Et c'était à une telle créature, aussi égoïste, aussi méchante, aussi froidement trompeuse, qu'un loyal mari pouvait se dévouer corps et âme, consentir tous les sacrifices, donner tout son amour!

Ah! cet amour, ce sentiment si mystérieux qui, aussitôt après sa première communion, faisait palpiter sa petite âme, rêver son cerveau épris d'idéal et de tendresse partagée, n'était-ce donc qu'une abominable duperie!

Ici, c'était le mari qu'on abusait, qu'on raillait... Dans le ménage de sa pauvre maman, le trompeur, presque le bourreau, n'était-il pas le mari... —Oh! papa! murmura-t-elle avec la plus étrange présence d'esprit.

Papa qu'elle avait à peine vu, ces jours-ci... et qui, contrairement à son habitude, s'était montré presque brusque, méchant avec elle. Depuis deux ou trois semaines, un changement s'était produit chez lui, qui peinait bien cruellement sa femme et sa fille et qu'elle avaient essayé de s'expliquer l'une à l'autre par l'irritation qu'il devait éprouver à la suite de ses déceptions continuelles.

Elles se le disaient... et elles ne le croyaient plus... Mais quand Pauline Bonchu voyait sa

mère toute tremblante, les lèvres blémies, le regard humide, à la suite de quelque mauvaise parole de son père, elle lui glissait à l'oreille en la câlinant: —C'est qu'il a des ennuis, tu comprends, maman... et ce n'est peut être pas tout à fait de sa faute s'il te parle durement...

Et lorsqu'il avait rudoyé la petite, parce qu'elle ne lui apportait pas assez vite son tabac ou son chapeau, ou qu'elle laissait quelques grains de poisserie sur ses vêtements, sa mère la prenait dans ses bras, la dorlotait, murmurait: —Les hommes ont tant d'agacement au dehors qu'il ne faut pas leur en vouloir s'ils montrent quelque humeur quand ils sont chez eux.

Hélas! il y était de moins en moins; et, depuis trois jours, il était parti, brusquement, sans même se donner la peine de préciser où il se rendait, toujours sous ce vague prétexte d'amis à voir, qui allaient enfin lui procurer une situation.

—Oh! mon Dieu... mon Dieu! murmurait Pauline, tandis que la silhouette tourbillonnante d'Alice Carbury passait et repassait devant le cadre de la porte, comme je voudrais que ce ne soit pas justement... justement ces derniers jours que mon papa nous ait quittés!

Mais voilà que les ouvrières reentraient, ainsi que la demoiselle de magasin; et, immédiatement,

Alice Carbury reprenait sa raideur de patronne qui entendant que tout marche à la baguette chez elle. Car elle était aussi désagréable, aussi exigeante avec son personnel que son mari se montrait poli et conciliant.

En un quart d'heure, elle avait critiqué tout ce que l'on avait pu faire pendant son absence, bousculé l'étagère, changé les modèles exposés sur les champignons; et, sans même se donner la peine d'aller à l'atelier, elle "attrapait" la première, les ouvrières, critiquait l'ornementation des chapeaux.

Rien ne trouvait grâce à ses yeux; et, devant une forme nouvelle qu'il n'avait pas l'heur de lui plaire, elle sifflait en se précipitant dans l'atelier, "afin de montrer elle-même à ces demoiselles comment on doit s'y prendre pour faire un chapeau, qui n'ait pas l'air d'une petite horreur!"

Mais, à ce moment, la sonnerie du téléphone retentissait; et Alice passait dans le bureau minuscule, presque un cabinet noir, où son mari tenait la comptabilité et où était le téléphone. Et, dès qu'elle eut vu, qui voulait téléphoner avec elle, elle referma brusquement la porte, puis répondait: —Oui... oui... c'est moi.

—La belle Alice Carbury! —Belle... ça dépend des goûts, fit-elle toute moqueuse.

C'est vous, monsieur Dalaunier? —Parbleu! Vous supposez bien que j'allais venir causer un instant avec vous... avant que votre sacré farceur de mari soit rentré... et pendant que je n'ai encore pas mon associé dans mon cabinet!

—Alors... vous avez vu mon mari? —Il a un joli toupet, ce monsieur! —Oh! monsieur Dalaunier, fit-elle du ton le plus cordial, vous n'allez pas vous fâcher, je pense... pour une semblable vêtelle!

—Une vêtelle?... comme vous y allez... Un faux, tout bonnement. —Pardonnez-moi... pardon... un pauvre petit billet de complaisance. Est-ce que ça ne se fait pas tous les jours dans le commerce?

—Vous avez une façon de comprendre le commerce, ma chère!... Si du moins, c'était vous qui étiez venue me la demander cette complaisance! —Vous n'auriez pas voulu, voyons! fit-elle du plus gentil ton de reproche. Vous auriez été capable de vous imaginer que c'était moi qui avais machiné tout cela! Et, comme je n'ai pas toujours été très gentille avec vous...

—Ah! s'écria M. Dalaunier, dont la grosse face devint épanouie, vous le reconnaissez tout de même... vilaine petite An-

glaise! —Tiens! vous disiez que j'étais belle, tout à l'heure! et pour petite, je ne suis pas absolument petite puisque j'ai la moitié de la tête de plus que vous!

—Ah! ça... si vous voulez bien me dire ce qu'il y a derrière votre tête à vous, et si vous voulez bien me l'apporter, ce soir, pour que nous mesurons si, en effet, vous avez tant que cela de plus que moi!

—Oh! monsieur Dalaunier... vous ne voudriez pas?... non, non, ça n'est pas la plus dignepnonça-t-elle du ton le plus digne. Je ne veux plus causer la mort de ma pauvre mère... et moi je dre peine à mon mari... et vous prie de ne pas nous écarter du terrain des affaires!

—Votre mari!... votre mari... vous voudriez me faire croire peut-être que c'est à cause de lui que vous vous êtes dérobée... si vilainement... si brusquement... à une amitié qui ne demandait qu'à se dévouer corps et âme à vous?... Ma petite Alice!... sais-tu que je t'adore toujours, malgré le mal que tu m'as fait?... car j'en ai eu presque une congestion!

—Mon pauvre gros, va! fit-elle, achevant même sa phrase par quelques chose qui pouvait être un baiser. Mais en même temps ses traits prenaient l'expression la plus ironique, tandis qu'elle haussait les épaules et murmurait en elle-même: "Sale bonhomme!... Tous les mêmes! Ils vont ont à

peine rendu un service qu'ils en voudraient le prix!" Elle reprenait, du reste, de son ton le plus calme: —Il faut être raisonnable, à présent, je vous l'assure bien, M. Dalaunier.

—Allons donc! fit-il avec l'accent de la plus mauvaise humeur; et vous voudriez me faire croire que c'est pour votre mari? —N'est-ce donc pas pour lui, répéta-t-elle d'un ton pénétré, que je suis allée chercher cet argent en Angleterre... quand il m'a avoué la... la bêtise qu'il avait faite!

—La folie... le crime! —N'exagérez donc pas, M. Dalaunier! Et si nos deux maisons avaient conservé leurs bonnes relations, vous n'auriez certes pas refusé à mon mari qu'il tire sur vous pour cette petite somme de cinq mille francs! Son impudence, sa sottise, ont simplement consisté à ajouter cette acceptation pour obtenir plus aisément qu'on escompte le billet... Vous voyez bien qu'il n'y avait aucun risque pour vous, puisque vous avez déjà l'argent! et que vous paierez bien, n'est-ce pas, demain matin?... Et vous nous rendez le billet, n'est-ce pas?... —Si vous venez le chercher, ma belle!

—J'espère bien, fit-elle, extrêmement matine, agaçante, même au bout du fil téléphonique, que vous aurez la galanterie de me le rapporter!